

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Le grand vacuum**

Christine Brouillet, *La Renarde*, Paris, Denoël, 1994, 398 p., 26,50 \$.

Francine Ouellette, *Le grand blanc*, Montréal, Libre Expression, 1993, 850 p., 24,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 73, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1994). Compte rendu de [Le grand vacuum / Christine Brouillet, *La Renarde*, Paris, Denoël, 1994, 398 p., 26,50 \$. / Francine Ouellette, *Le grand blanc*, Montréal, Libre Expression, 1993, 850 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (73), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chrystine Brouillet, *La Renarde*, Paris, Denoël, 1994, 398 p., 26,50 \$.  
Francine Ouellette, *Le grand blanc*, Montréal, Libre Expression, 1993, 850 p., 24,95 \$.

# Le grand vacuum

Ici s'arrêtent les aventures de Marie LaFlamme, la rousse incendiaire créée par Chrystine Brouillet, et celles des pilotes de brousse chers au cœur de Francine Ouellette.

Difficile de s'en plaindre.



ROMAN  
Francine Bordeleau

**D**ANS CERTAINES UNIVERSITÉS — Laval, par exemple —, on étudie, le plus sérieusement du monde, le «phénomène» du best-seller. Comme s'il fallait un bataillon de chercheurs patentés et d'interminables analyses sémiologiques pour établir que le best-seller, entendu dans son sens de roman populaire, est toujours constitué de sentimentalisme facile, de personnages stéréotypés, de psychologisme primaire et de rebondissements.

Au mieux, l'application de ces règles immuables du roman populaire donne *Autant en emporte le vent*; au pire, elle produit des récits comme *Le grand blanc*, la suite — et la fin — des *Ailes du destin*, de Francine Ouellette, et — malheureusement, il faut le dire, parce que les deux premiers tomes des aventures de Marie LaFlamme avaient bien plu — *La Renarde*, qui clôt la saga historique de Chrystine Brouillet.

## Anne, la sorcière

Malgré tous les poncifs qui sont devenus la marque obligée du roman historique, Brouillet avait su captiver avec *Marie LaFlamme* (Denoël, 1991). Affaire de matière : il y avait cette sage-femme nantaise condamnée au bûcher pour avoir pratiqué la médecine; cette reconstitution minutieuse des procès pour sorcellerie; cette incursion dans le Paris des prisons et des orfèvres; cette confrérie secrète...

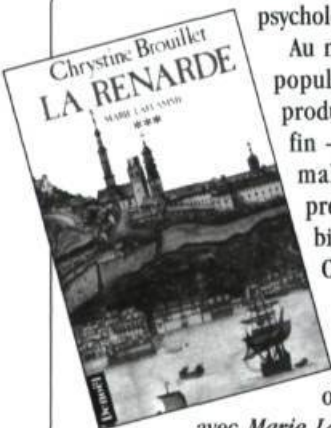
Le premier volume s'ouvre donc à Nantes, en 1662. Anne LaFlamme y est accusée de sorcellerie et brûlée; l'envie des villageois, l'influence de Geoffroy de Saint-Arnaud, homme riche et cruel, ainsi que la rumeur d'un trésor caché par le défunt mari d'Anne ne sont pas étrangers à la chose. Afin d'éviter la même mort à sa fille Marie, la sage-femme consent à la donner en mariage à Saint-Arnaud qui ne convoite pas tant les LaFlamme que leur trésor. Mais de trésor il n'y a jamais eu, on le saura assez vite. Entre-temps, Marie, qui est amoureuse depuis l'enfance de Simon Perrot — une vraie saloperie celui-là, tout le monde s'entend là-dessus sauf notre héroïne —, s'enfuit à Paris grâce

à l'aide de Martin Le Morhier, un ami de sa mère. Péripéties parisiennes. Marie, accusée de meurtre, s'embarque pour la Nouvelle-France. Elle devient aide soignante à l'Hôtel-Dieu de Québec et épouse le coureur des bois Guillaume Lavolette.

Suite de travaux et de jours ponctuée par l'arrivée des navires. *La Renarde* nous mène à l'été 1665. Le régiment de Carignan-Salières débarque à Québec avec, dans ses rangs, Simon Perrot. Lui est de connivence avec Saint-Arnaud et cherche à séduire Marie pour mieux lui dérober son trésor (quand on vous disait que c'était une saloperie). Comme Scarlett qui croyait aimer Ashley quand elle n'aimait que Rhett, Marie se précipite dans les bras de Simon avant de découvrir l'évidence : elle aime Guillaume.

Si on apprécie les fines analyses psychologiques, il faut décidément aller voir ailleurs que chez Chrystine Brouillet. Celle-ci se contredit du reste sans vergogne aucune, qui entend s'adonner à une réécriture féministe de l'Histoire tout en transformant son héroïne en trisomique 21 sitôt qu'il est question d'amour.

Outre les développements de cet inintéressant quiproquo amoureux, Brouillet nous entretient de l'intendant Talon et de M<sup>sr</sup> de Laval — louant les vertus du premier, méprisant l'arrogance du second —, de la vie dans la colonie et de quelques guerres amérindiennes. Mâché, digéré, vulgarisé au point de donner l'impression d'avoir été écrit pour des adolescents — autre spécialité de Chrystine Brouillet —, l'ensemble est une bien chiche matière; aussi la romancière doit-elle sortir des limites étroites de la colonie et revenir périodiquement en Europe, plus précisément dans Londres dévastée par la peste et les incendies. Las ! le changement de décor ne nous épargnera pas une avalanche de sentiments sirupeux. Suspenses artificiels, réflexions — sur les femmes battues, notamment — par trop contemporaines pour être plausibles, simplifications : *La Renarde*, conclusion poussive d'une prometteuse saga historique, a en somme le défaut majeur de paraître écrit par une créature à quatre têtes empruntant à Jeanne Bourin, à Lise Payette, à Margaret Mitchell et à Eugène Sue.





## Des romans «féminins»

*La Renarde* — comme les deux premiers volets du triptyque — s'adresse manifestement aux femmes. Or, il est peut-être temps que celles-ci s'insurgent contre ces histoires dégoulinantes de sentimentalisme et leurs personnages stéréotypés (Marie est idéalement belle et «sensuelle», Guillaume est idéalement viril, Simon est idéalement salaud...).

Mais à côté du *Grand blanc*, *La Renarde* est un chef-d'œuvre d'intelligence, de subtilité et d'originalité. Car avec Francine Ouellette, on plonge bien en bas du degré zéro de l'écriture.

M<sup>me</sup> Ouellette vend. Et beaucoup; elle est sûrement, à elle seule, la locomotive de son éditeur Libre Expression (qui ne permet pas à grand monde de dire du mal de ladite locomotive). Cela lui permet de mépriser la critique — forcément élitiste et snobinarde — et de se prendre pour un écrivain. Voyons ce qu'il en est.

Dans *Les ailes du destin* (Libre Expression, 1992), on rencontrait le pilote Émile Simard, défiguré à 18 ans à la suite d'un accident (une moitié de son visage est intacte, l'autre est bariolée de cicatrices à la Frankenstein), et son élève Luc Maltais. Relation père-fils entre les deux. Mais s'il y avait autre chose, s'interroge, en cette fin des années soixante, le subtil Luc ? Après un séjour en prison dont il serait trop long de rappeler ici la cause, Luc propose à son mentor, dont la misère

sexuelle fait bien pitié, son corps et son affection. Mais Émile n'est pas homosexuel et n'a guère envie de se «contenter» d'un homme par dépit. Suite et fin dans *Le grand blanc*.

Nous retrouvons nos deux compères à Schefferville, vers 1973, dans le monde masculin et viril des pilotes de brousse. Pour montrer à Émile, maintenant chef pilote, qu'il est un hétérosexuel pur et dur, Luc, surnommé «Tête d'Oiseau», «multiplie les conquêtes, multiplie les vagins où il ne rencontre qu'un grand vide meublé du dégoût de lui-même» (p. 124). Toujours aussi défiguré, Émile parvient néanmoins à se faire aimer de Sophie, une institutrice austère qui pense vivre des jours meilleurs en se faisant serveuse à Schefferville. Mais Sophie, nez trop long, bouche trop large et poitrine trop plate, est encore vierge à 28 ans. La honte ! «Et les larges épaules du mâle descendront à la cave pour ébranler les fondations et là il verra que personne avant lui n'est venu. Il verra la toile d'araignée tendue dans le vagin. Comprendra que le butin de sa victoire consiste en une vieille boîte de conserve dont personne n'a voulu !» (p. 277)

Mais tout s'arrangera quelques pages plus loin, n'ayez crainte. Là n'est pas, du reste, l'anecdote principale de ce livre de 850 pages. À la veille de son mariage avec Sophie, Émile s'écrase dans la toundra au cours de ce qui ne devait être qu'un voyage de routine. Heureusement, Georges le Montagnais l'accompagnait; c'est l'occasion pour lui de retrouver sa dignité d'«Innu». Grâce à Georges, ils réussiront ainsi à survivre plus d'un mois dans le Grand Nord. Cette partie du livre, bien que languette et stéréotypée à souhait — on n'aura ici nul besoin d'un Bernard Saladin d'Anglure, cet anthropologue de l'Université Laval qui fut chargé de rendre politiquement correct le film *Agaguk* —, est de loin la plus intéressante.

*Le grand blanc* n'en est pas sauvé du ridicule pour autant. Ainsi on ne sait trop s'il faut rire ou pleurer de cette complaisance à mettre en scène des personnages archétypaux dans des situations inutilement glauques et tordues, pour finalement les racheter en leur attribuant des sentiments prétendument élevés. Et on arrive encore moins à déterminer ce qui choque le plus : toute cette guimauve ou cette écriture aberrante qui ne craint pas la redondance — voilà pourquoi *Le grand blanc* compte 850 pages — et n'appartient apparemment qu'à M<sup>me</sup> Ouellette ? Ici les «lumières sur la toundra» «concrétis[ent] l'abstraction» de Schefferville et Sophie aimerait bien «savoir d'où provient cette responsabilité qu'elle ressent envers» des Amérindiens dont la vue «l'affecte, la dérange, la remue». Cette inflation langagière se poursuit tout du long : «C'est la cohue, le déferlement anarchique, l'agitation»; «pour lui c'est important, primordial, essentiel»; «[...] une beauté sauvage, rude, austère»... Mais ayons confiance : il se trouvera bien un Héroux pour couper dans le gras et nous concocter une mini-série. En attendant M<sup>me</sup> Ouellette — et son éditeur — a assez de sous pour se consoler de son absence de talent et de génie. Et se moquer des critiques.



reliure-main

Un livre relié plein cuir :

*un cadeau à offrir,  
un cadeau à s'offrir.*

Atelier Lise Dubois  
643, avenue Mc Eachran  
Outremont (Québec)  
H2V 3C6  
(514) 274-5240

Atelier  
Lise  
Dubois